

Théâtre de la Commune  
Centre Dramatique National d'Aubervilliers  
direction Didier Bezace

# ABÉCÉDAIRE



**Mères**

*Saison 2006/2007*  
*Les Petits Cahiers de la Commune*

# ABÉCÉDAIRE

Mères

Cette édition a été réalisée grâce au soutien du Conseil Général de la Seine-Saint-Denis.

Nous remercions également les maisons d'édition qui nous ont autorisés à reproduire les textes choisis.

## AVANT-PROPOS

Peut-on imaginer sujet plus proche de nous, plus sensible, plus affectif, plus déterminant. Même si nous ne l'appréhendons pas, fille ou garçon, de la même façon, aux unes de pouvoir le devenir à leur tour, aux autres de risquer de se perdre dans un amour prétendument idéal.

Paradoxalement, la littérature, s'agissant de celle qui donne la vie, associe souvent la mère à la mort, sans doute parce que c'est quand elle n'est plus que l'écrivain ressent le besoin de la « rechercher ». Les souvenirs – les biographies – se chargent ainsi de tout ce qui, dans le passé, était la vie. Les mères sont les gardiennes du temps.

Comme l'écrit Annie Ernaux à la fin de *Une femme*, « c'est elle qui unissait la femme que je suis à l'enfant que j'ai été », soulignant si nécessaire que la mère est bien la garante de la continuité de la vie. Nos mères qui rendent, jusqu'à ce jour, l'humanité immortelle.

Bonne lecture et bonne soirée.

Laurent Caillon

# A

## AD VITAM AETERNAM

Ce qu'ils pourraient se dire, ils le savent déjà tous deux. Ils savent qu'ils sont mère et fils, et le savent les yeux ouverts. C'est pourquoi cela ne leur fait pas peur, car on n'a pas peur de ce que l'on sait avec certitude. Ce n'est qu'avant de le savoir que l'on a peur. Cela coûte cher de l'apprendre, cela coûte du sang et des larmes, mais la valeur en est inestimable.

Stig DAGERMAN,

*L'Enfant brûlé.*

traduit par F. Backlund,

© Éditions Gallimard, 1956 ; 1981 pour la préface.

# B

## BRUTALEMENT (trop)

Nous dire ? Ne pas nous dire ? La question t'a déchirée, toi aussi.

« Je vous croyais préparés à l'entendre... »

Oui, en effet, tu étais en droit de nous croire préparés. Je croyais l'être, moi qui avais promis, solennellement, d'être au rendez-vous, de vivre ce moment, avec toi, sauf que... l'est-on jamais ? Est-on jamais préparé à entendre, de la bouche de sa propre mère, la date choisie de sa mort, même si cette mort a été admise, dans son principe, depuis fort longtemps ? Non, maman. C'était trop demander. Trop.

« Oui. Sans doute. Tu as sans doute raison. Je n'aurais peut-être pas dû... Pas dû vous associer d'aussi près... »

Noëlle CHÂTELET,

*La Dernière Leçon.*

© Éditions du Seuil, 2004 ; collection Points, 2005.

# C

## (petit) CAUCHEMAR

C'est pourquoi une supposition m'alarme ; il se peut qu'elle soit le fait de mon ignorance profane, mais aussi qu'elle s'avère. Autant que je sache, en effet, le complexe d'Œdipe sus-mentionné demeure, aujourd'hui plus que jamais, un des éléments essentiels de la théorie : presque tous les phénomènes lui sont ramenés. Or, je crains qu'après une ou deux générations, il n'y ait plus d'Œdipe ! Comprenons en effet qu'il est issu de ce petit être qui est censé trouver son plaisir dans le giron de sa mère, et jalouser le père qui l'en expulse. Mais si la mère n'a plus de giron ? On a compris où je veux en venir : le giron ne désignant pas tant une partie précise du corps que toute la sourde maternité de la femme, les seins, la graisse chaleureuse, la mollesse rassurante, protectrice et même, à bon droit, la robe dont les larges plis forment un nid mystérieux. En ce sens, les expériences fondamentales de la psychologie sont issues évidemment de la mode des années 70 et 80, et non des costumes de ski. Imaginons un maillot de bain : où en est le giron ? Quand j'essaie, à la vue d'une nageuse de crawl, de me représenter le désir psychanalytique de me retrouver embryon dans son sein, je me demande vraiment, non sans être sensible à leur beauté originale, pourquoi la génération future ne souhaiterait pas aussi bien rentrer dans le giron du père.

Robert MUSIL,

*Considérations désobligeantes*, in *Œuvres pré-posthumes*,

Collection Le Don des langues,

traduit par P. Jaccottet,

© Éditions du Seuil, 1965 ; collection Points, 2002.

# D

## DOUBLE PEINE

Un jour, il te vient le désir d'entreprendre un récit où tu parlerais de  
tes deux mères

l'esseulée et la vaillante  
l'étouffée et la valeureuse

la jetée-dans-la-fosse et la toute-donnée.

Leurs destins ne se sont jamais croisés, mais l'une par le vide créé,  
l'autre par son inlassable présence, elles n'ont cessé de t'entourer,  
te protéger, te tenir dans l'orbe de leur douce lumière.

Dire ce que tu leur dois. Entretenir leur mémoire. Leur exprimer  
ton amour. Montrer tout ce qui d'elles est passé en toi.

Charles JULIET,

*Lambeaux,*

© Éditions P.O.L., 1995.



# E

## ENTOURLOUPETTE

Pourquoi adorons-nous le sacrifice dans la maternité ? D'où nous est tombée dessus cette idée inhumaine de l'immolation maternelle ? De mère en fille, depuis des siècles, on se lègue ce servage. C'est une chaîne monstrueuse. Nous avons toutes, à un certain moment de la vie, conscience de ce qu'a fait pour notre bien celle qui nous a donné le jour ; et, avec cette conscience, le remords de ne pas avoir justement compensé l'holocauste de cette personne chérie. Nous reversionnons alors sur nos enfants ce que nous n'avons pas donné à nos mères, en nous reniant nous-mêmes et en offrant un nouvel exemple de mortification, d'anéantissement. Si, une bonne fois, se rompait la chaîne fatale, si une mère ne supprimait pas la femme qui est en elle, et si un enfant retenait de la vie de celle-ci un exemplaire leçon de dignité ? On commencerait alors à comprendre que le devoir des parents débute bien avant la naissance des enfants, et qu'ils doivent ressentir leur responsabilité *auparavant*, alors précisément que la vie égoïste exerce le plus impérieusement son pouvoir de séduction. Quand existerait dans le couple humain l'humble certitude de posséder tous les éléments nécessaires à la création d'un nouvel être, entier, fort, digne de vivre, à partir de là, s'il doit y avoir un débiteur, ne serait-ce pas cet enfant ?

Si les enfants doivent nous savoir gré de quelque chose, c'est pour ce que nous sommes, pour notre volonté de leur transmettre une vie plus belle et plus noble, et non point parce que nous aurions renoncé à être nous-mêmes, après les avoir aveuglément tirés du néant...

Sibilla ALERAMO,

*Une femme (Una donna)*, 1906,

traduit par P.-P. Plan,

© Éditions du Rocher, 2004, pour la traduction française.

# F

## FILS (unique en son genre)

AGRIPPINE

Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours :  
Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours.  
Dès vos plus jeunes ans mes soins et mes tendresses  
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.  
Rien ne vous a pu vaincre ; et votre dureté  
Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.  
Que je suis malheureuse ! Et par quelle infortune  
Faut-il que tous mes soins me rendent importune ?  
Je n'ai qu'un fils. O ciel, qui m'entends aujourd'hui,  
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui ?  
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue ;  
J'ai vaincu ses mépris ; j'ai détourné ma vue  
Des malheurs qui dès lors me furent annoncés ;  
J'ai fait ce que j'ai pu : vous régnez, c'est assez.  
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,  
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie,  
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité  
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

Jean RACINE,  
*Britannicus*, 1669.

# G

## GAMINERIES

Je voudrais que ma mère se tourne vers moi et qu'elle m'écoute. Je voudrais que son vieillissement lui soit léger, qu'il ne lui serve qu'à compatir au mien et l'adoucir. « Moi je suis déjà vieille, cela ne fait rien, mais toi, fais attention, ma chérie, oui je vois les changements de ton corps de femme, ne t'en fais pas, regarde, moi qui te précède d'une génération, ça ne va pas si mal... »

Je voudrais que ma mère soit inaltérable, que je puisse à tout instant courir vers elle, lui dire : « J'ai treize ans, j'ai mal au ventre, ma poitrine pèse, je ne peux plus courir comme un chien fou, ne peux plus sortir sans craindre les regards, je ne comprends pas ce que mon corps veut de moi, ne sais pas comment sont les garçons, quel amour ils me donneront. » « J'ai trente ans, les coins de mes yeux se rident même quand ils ne sourient pas, mon corps ne m'appartient plus, la maternité dévore mon temps, les hommes sont des étrangers... » « J'ai cinquante ans, je n'aurai plus d'autres enfants, ma taille s'est épaissie, je lutte sans cesse contre mon corps, les hommes ne sont pas mes amis... » « J'ai soixante ans, les enfants ne me rendent pas mon regard, celui des hommes m'effleure sans me voir, je suis le troisième genre, le genre sans nom, sans sexe, j'ai peur... » « J'ai quatre-vingts ans, je suis un bébé sans mère, très laid et mal formé, personne ne fait risette sur mon berceau, je suis un monstre dont la vie veut avorter... ».

Nul ne me répond dans cette grande salle imaginaire. Mais j'ai réussi à formuler ma plainte et je suis un peu réconfortée.

Pierrette FLEUTIAUX,  
*Des phrases courtes, ma chérie,*  
© Éditions Actes Sud, 2001.

# H

## HÉROÏNE

Je suis parti ce matin même,  
Encor saouïl de la nuit mais pris  
Comme d'éccœurement suprême,  
Crachant mes adieux à Paris...  
Et me voilà, ma bonne femme,  
Oui, foutu comme quatre sous...  
Mon linge est sale aussi mon âme...  
Me voilà chez nous !

Ma pauvre mère est en lessive...  
Maman, Maman,  
Maman, ton mauvais gâs arrive  
Au bon moment !...

Voici ce linge où goutta maintes  
Et maintes fois un vin amer,  
Où des garces aux lèvres peintes  
Ont torché leurs bouches d'enfer...  
Et voici mon âme, plus grise  
Des mêmes souillures – hélas !  
Que le plastron de ma chemise  
Gris, rose et lilas...

Au fond du cuvier, où l'on sème,  
Parmi l'eau, la cendre du four,  
Que tout mon linge de bohème  
Repose durant tout un jour...  
Et qu'enfin mon âme, pareille  
A ce déballage attristant,  
Parmi ton âme – ô bonne vieille ! –  
Repose un instant...

Tout comme le linge confie  
Sa honte à la douceur de l'eau,  
Quand je t'aurai conté ma vie  
Malheureuse d'affreux salaud,  
Ainsi qu'on rince à la fontaine  
Le linge au sortir du cuvier,  
Mère, arrose mon âme en peine  
D'un peu de pitié !

Et, lorsque tu viendras étendre  
Le linge d'iris parfumé,  
Tout blanc parmi la blancheur tendre  
De la haie où fleurit le Mai,  
Je veux voir mon âme, encore pure  
En dépit de son long sommeil  
Dans la douleur et dans l'ordure,  
Revire au Soleil !...

Gaston COUTÉ,  
*Jour de lessive.*

in *La chanson d'un gâs qu'a mal tourné* (1906), *Œuvres complètes* Vol.2,  
© Éditions Le Vent du Ch'min.

# I

## IMPRESSION

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.

Albert CAMUS,  
*L'Étranger*,  
© Éditions Gallimard, 1942.

# J

## JARDINAGE

C'est à toi que je m'adresse,  
tendre et prévoyante mère, qui  
sus t'écarter de la grande route, et  
garantir l'arbrisseau naissant du  
choc des opinions humaines !  
Cultive, arrose la jeune plante  
avant qu'elle meure ; ses fruits  
feront un jour tes délices. Forme  
de bonne heure une enceinte  
autour de l'âme de ton enfant :  
un autre en peut marquer le  
circuit ; mais toi seule y dois poser  
la barrière.

Jean-Jacques ROUSSEAU.

*Émile*. livre 1, 1762.

© Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969.

# K

(pas) KIFKIF

Il n'y a nulle parité entre les deux sexes quant à la conséquence du sexe. Le mâle n'est mâle qu'en certains instants, la femelle est femelle toute sa vie ou du moins toute sa jeunesse ; tout la rappelle sans cesse à son sexe, et pour en bien remplir les fonctions il lui faut une constitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant sa grossesse, il lui faut du repos dans ses couches, il lui faut une vie molle et sédentaire pour allaiter ses enfants, il lui faut pour les élever de la patience et de la douceur, un zèle, une affection que rien ne rebute ; elle sert de liaison entre eux et leur père, elle seule les lui fait aimer et lui donne la confiance de les appeler siens. Que de tendresse et de soins ne lui faut-il point pour maintenir dans l'union toute la famille ! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus mais des goûts, sans quoi l'espèce humaine serait bientôt éteinte.

Jean-Jacques ROUSSEAU,  
*Émile*, livre 1, 1762,  
© Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969.

# L

## LIGNÉES

Dans le système de filiation matrilineaire, la filiation passe par les femmes. Toute femme transmet l'affiliation au groupe ; il s'ensuit que les fils appartiennent au groupe de filiation de leur mère mais pas les enfants des fils. Les enfants des fils appartiennent au groupe de leur propre mère. Ce qui ne veut pas dire que les sociétés matrilineaires soient des sociétés où le pouvoir appartient aux femmes. Les femmes ont des frères, qui exercent leur autorité sur leurs sœurs et sur leurs neveux. Les hommes, nous l'avons vu, appartiennent naturellement à leur groupe de filiation matrilineaire et ne transmettent pas la filiation à leurs propres enfants puisque leurs enfants appartiennent au groupe de filiation de leurs épouses ; en revanche, des oncles maternels et des neveux utérins (enfants de sœurs, pour un homme) appartiennent toujours au même groupe de filiation.

Françoise HÉRITIER,  
*Masculin, féminin*, Vol. 1, *La pensée de la différence*,  
© Éditions Odile Jacob, 1996.



# M

## M. la maudite

Aujourd'hui, je te revois, mère, et je me demande si, entre-temps, tu as compris tout le mal que tu as fait à tes enfants. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Maintenant, il fait presque jour ; j'ai tiré le store. Un voile de lumière tamisée se dissipe au-dessus des toits de Vienne.

Aujourd'hui, je te revois, mère, mais avec quels sentiments ? Que peut éprouver une fille pour une mère qui a refusé de tenir son rôle de mère afin de rejoindre la scélérate organisation de Heinrich Himmler ?

Du respect ? Uniquement pour ton âge vénérable – mais pour rien d'autre. Et puis ?

Difficile de dire « rien ». Après tout, tu es ma mère. Mais impossible de dire « amour ». Je ne peux t'aimer, mère.

Helga SCHNEIDER,  
*Laisse-moi partir, mère,*  
traduit par P.-E. Dauzat,  
© Éditions Robert Laffont, 2002.

# N

## NONOBSANT

Maman. La vérité est que, malgré tout mon amour, je n'avais pas pu vivre au niveau de cette patience aveugle, sans phrases, sans projets. Je n'avais pu vivre de sa vie ignorante. Et j'avais couru le monde, édifié, créé, brûlé les êtres. Mes jours avaient été remplis à déborder – mais rien ne m'avait rempli le cœur comme...

\*

Non, je ne suis pas un bon fils : un bon fils est celui qui reste. Moi j'ai couru le monde, je l'ai trompée avec les vanités, la gloire, cent femmes.

– Mais, tu n'aimais qu'elle ?

– Ah ! je n'ai aimé qu'elle ?

Albert CAMUS,  
*Le Premier Homme*,  
© Éditions Gallimard, 1994.

# O

## ODEUR (de sainteté)

Ma mère était belle avec sa parure de faux diamants sur son corsage, et son *Shalimar* qui emplissait ma chambre d'exotisme. Elle me montrait comment elle déposait une goutte de parfum derrière chaque oreille, sur ses poignets et derrière ses genoux : « partout où l'on sent le battement du pouls » comme elle disait. Bien après qu'elle avait quitté ma chambre, la pièce sentait encore longtemps son parfum.

Je l'aimais tellement qu'une fois je lui ai dit que si elle mourait, je me jetterais dans la tombe avec elle. Je ne pourrais pas lui survivre. Elle faillit se tuer, et nous tuer, ma sœur et moi, quand mon père l'a quittée pour sa secrétaire. Elle a écrit à mon père une lettre où elle annonçait que s'il demandait le divorce elle se précipiterait avec nous du haut d'une falaise en voiture. Ils divorcèrent, mais elle ne nous tua pas.

Edmund WHITE,  
*Le Battement du pouls*, in *Aimer sa mère* (ouvrage collectif),  
traduit par R. de Cecatty,  
© Éditions Actes Sud, 1998.

# P

## PRIÈRE

Je vous salue, mères pleines de grâce, saintes sentinelles, courage et bonté, chaleur et regard d'amour, vous aux yeux qui devinent, vous qui savez tout de suite si les méchants nous ont fait de la peine, vous, seuls humains en qui nous puissions avoir confiance et qui jamais, jamais ne nous trahirez, je vous salue, mères qui pensez à nous sans cesse et, jusque dans vos sommeils, mères qui pardonnez toujours et caressez nos fronts de vos mains flétries, mères qui nous attendez, mères qui êtes toujours à la fenêtre pour nous regarder partir, mères qui nous trouvez incomparables et uniques, mères qui ne vous lassez jamais de nous servir et de nous couvrir et de nous border au lit même si nous avons quarante ans, qui ne nous aimez pas moins si nous sommes laids, ratés, avilis, faibles ou lâches, mères qui parfois me faites croire en Dieu.

Albert COHEN,  
*Le Livre de ma mère,*  
© Éditions Gallimard, collection Blanche, 1954.

# Q

## QUOTIENT

Elle a cessé d'être mon modèle. Je suis devenue sensible à l'image féminine que je rencontrais dans *L'Écho de la Mode* et dont se rapprochaient les mères de mes camarades petites-bourgeoises du pensionnat : minces, discrètes, sachant cuisiner et appelant leur fille « ma chérie ». Je trouvais ma mère voyante. Je détournais les yeux quand elle débouchait une bouteille en la maintenant entre ses jambes. J'avais honte de sa manière brusque de parler et de se comporter, d'autant plus vivement que je sentais combien je lui ressemblais. Je lui faisais grief d'être ce que, en train d'émigrer dans un milieu différent, je cherchais à ne plus paraître. Et je découvrais qu'entre le désir de se cultiver et le fait de l'être, il y avait un gouffre. Ma mère avait besoin du dictionnaire pour dire qui était Van Gogh, des grands écrivains, elle ne connaissait que le nom.

Annie ERNAUX,  
*Une femme,*

© Éditions Gallimard, 1987.

# R

## ROC

JOSEPH :

Elle était dure, la mère. Terrible. Invivable.

*Les enfants embrassent les mains de la mère, caressent son corps, toujours. Et toujours, elle se laisse faire. Elle écoute le bruit des mots.*

SUZANNE :

*(Temps.)*

Pleine d'amour. Mère de tous. Mère de tout.

Criante. Hurlante. Dure. Terrible. Invivable.

JOSEPH :

Pleurant sur le monde entier.

Sur les enfants morts de la plaine.

Sur les bagnards de la piste.

Sur ce cheval mort, ce soir-là.

SUZANNE :

Sans Dieu, la mère.

Sans maître.

Sans mesures. Sans limites, aussi bien dans la douleur qu'elle ramassait partout, que dans l'amour du monde.

*La mère est toujours là, immuable, elle écoute comme sans comprendre. Ils sont contre elle, couchés. Ils sourient toujours.*

La forêt, la mère, l'océan.

Marguerite DURAS,

*L'Éden cinéma,*

© Éditions Mercure de France, 1977.

# S

## SANS TEMPS

*Maman me demande quel âge elle a. Maman me demande tous les jours quel âge elle a. Quatre-vingt-six ans, lui dis-je. Oh là là, dit-elle. Puis elle me demande, dix fois de suite, si nous sommes midi ou le soir, lundi ou mardi, en juin ou en mars, en 37 ou plus tard. Car le temps, voyez-vous, est devenu pour elle une chose lisse et sans prise. Une chose qui glisse, indéchiffrable, entre ses doigts tremblants. Une sorte d'anguille aveugle, insaisissable. Car le temps, le temps destructeur, le temps violent, le temps buté qui la plie implacablement vers la terre et la vainc, maman, désormais, l'ignore. Ou elle fait comme. Et sans doute vaut-il mieux.*

Lydie SALVAYRE.

*La Méthode Mila,*

Collection Fiction & Cie,

© Éditions du Seuil, 2005 ; collection Points, 2006.

# T

## TRÉSOR

J'avais onze ans mais quand je repense à l'enterrement, au peu qu'il m'en reste en mémoire, je me dis que j'en avais six ou sept. Je me souviens d'une telle absence de trouble, de douleur, d'une telle incompréhension. Comme si ne se jouait devant moi qu'un simulacre étrange, un spectacle absurde auquel participaient mon père, des oncles et tantes que je n'ai jamais revus depuis, et mon frère droit comme un i, les yeux exorbités et muet. Je n'ai jamais cru que ce long cercueil de bois verni ait un jour contenu le corps disloqué de ma mère. Je n'y crois toujours pas. Quand je pense à ce rectangle plongé six pieds sous terre, j'entends distinctement le bruit sec et mat des pelletées sous quoi on l'effaçait, mais je reste persuadé qu'à l'intérieur il n'y a rien, ou bien un mannequin de cire, ou encore, mystérieusement, les années que l'on m'a volées. Souvent je me dis cela, que les premières années de ma vie ne sont pas tout à fait perdues, qu'elles sont juste enterrées sous des kilos de terre brune, quelque part au fond d'un trou, coincées entre quatre planches de bois, à la fois inaccessibles et faciles à déterrer. Tenter de forcer ma mémoire close m'apparaît alors comme une intolérable profanation.

Ma mère a été enterrée un matin de lumière crue, de soleil abrasif. Une cérémonie s'est tenue dans une église laide et cubique, nichée à l'angle de deux rues, entre une pharmacie et une agence immobilière, à proximité d'un panneau Saint-Maclou.

Olivier ADAM,  
*Falaises*,  
© Éditions de l'Olivier, 2005.



# U

## ULTRA

J'admets que nos représentations soient des substituts de la présence. Je consens difficilement à l'idée que nous trouvons tout au long de notre vie des substituts de père qui ne seraient pas des moindres pères.

Mais y a-t-il des substituts de mère ? Si insatisfaisante qu'elle ait été, elle est unique. Je me dis que le seul être qui ne soit pas substituable, encore moins interchangeable, qui soit peut-être même immortel, c'est la (sinon notre) mère et à ma mère minuscule, j'attribue, je donne une majuscule.

Jean-Bertrand PONTALIS,  
*Fenêtres,*  
© Éditions Gallimard, 2000.

# V

## VIES

J'écris pour tenter d'approcher avec des mots cette forme vide en moi, la circonscrire, comme un chasseur doit, pour savoir tuer, connaître son territoire. Mon fils est mort et je suis encore vivante. Vivante ? À jamais divisée entre le je et le elle, épuisée quelquefois de mettre mon énergie à donner l'apparence. Nouée, tendue. Pleine de cailloux à l'intérieur et de plaques à l'extérieur. Chaque nuit mes mâchoires travaillent à mon insu pour creuser mes dents. Non, je ne porterai pas d'appareil, pas plus que je ne prendrai de médicaments. Je ne suis pas une handicapée de la société, une adepte du Tranxène, une somnambule irresponsable. Je suis une mère vivante qui a perdu son enfant et qui est redevenue mère deux fois, mère de deux filles qui ont un petit frère. Non, maman, ne dis pas petit frère, il serait aujourd'hui bien plus grand que nous.

Laure ADLER,  
*À ce soir,*  
© Éditions Gallimard, 2001.

# W

## (super) WOMAN

Pour l'enfant, la mère est perçue comme quelqu'un d'intact et de puissant, de « toute mère ». C'est un des drames de l'humain que de s'apercevoir que la mère n'est pas que mère mais qu'elle est femme. Qu'elle n'est pas seulement phalliquement mère mais qu'elle est femme manquante. Une image de la mère castrée se met en place, qui est féroce ment récusée par l'enfant jeune. C'est le complexe d'Œdipe classique, ai-je envie de dire : cette image de mère vierge est la trace que tout être humain a été un enfant et essaye de garder une image toute-puissante de sa mère. Elle perdure chez tout le monde et on la retrouve, entre autres, dans les discours religieux.

Michèle ABBAYE.

*La mère,*

Collection Mutations,

© Éditions Autrement, 1987.

# X

## X (classée)

*S'ouvrir à l'homme qu'on aime : pourquoi est-ce si difficile ?*

Parce que nos mères ne nous l'ont pas appris ! Les petites filles ne peuvent rêver de devenir « maman » que si leur mère est heureuse de l'être. De la même façon, elles doivent pouvoir grandir en sachant que la sexualité qu'elles vivront quand elles seront grandes leur donnera du plaisir et des forces. Ce qui est loin d'être toujours le cas.

Grâce à ma mère, j'ai été promise à devenir une mère heureuse pouvant exercer un métier indépendant, mais pas à devenir une femme sexuée. Le sexe, sa magie, sa force, n'avaient pas d'existence dans ma famille : cela ne faisait pas partie de ce qu'on avait à me transmettre. Or, aujourd'hui encore, la plupart des mères perpétuent ce schéma. Elles ont le souci d'aider leurs filles à devenir des femmes pensantes et autonomes, mais elles n'ont pas intégré le rôle qu'elles avaient à jouer pour les aider à devenir des femmes sexuées. N'ayant pas reçu elles-mêmes cet héritage, le plaisir érotique n'a aucune place dans leur discours. On est ainsi passé de l'interdit au déni de la difficulté.

Entretien avec la gynécologue Danièle FLAUMENBAUM,  
propos recueillis par Catherine Vincent,  
in *Le Monde*,  
mercredi 17 mai 2006.

# Y

## YOUPI

« *C'est à partir de l'âge de trois ans qu'un enfant commence à influencer les décisions de sa mère lors de l'achat d'un cadeau qui lui est destiné* » : telle est l'une des conclusions de l'étude « *Mère/enfant : qui a le dernier mot ?* », réalisée par l'Institut des mamans et présentée, lundi 16 janvier, au Salon professionnel Univers de l'enfant.

Cependant, la toute-puissance des petits semble en régression. « *Nous ne sommes plus dans l'ère de l'enfant-roi, analyse Hélène Lepetit, cofondatrice de l'Institut des mamans. Les mères s'autorisent de plus en plus à prendre en compte leurs propres critères et seulement ceux-ci, et elles ne s'en cachent plus.* » Faire plaisir à l'enfant reste certes la première motivation des parents, mais les rapports semblent être plus équilibrés au sein de la famille que dans les décennies précédentes.

Florence AMALOU,  
in *Le Monde*,  
mercredi 18 janvier 2006.

# Z

## ZIGZAGS

C'est ainsi qu'en nous détournant de notre mère par des chemins différents, nous devenons finalement des hommes et des femmes adultes. Dans la normale, ce processus de détachement de la mère est lent et graduel ; mais l'acceptation de substituts pour elle et pour ses seins peut, même chez des bébés, évoluer d'une façon soudaine et pathologique. Un rejet de la mère, beaucoup trop direct et empreint de désespoir, peut intervenir, ainsi qu'un retrait et aussi une *dévalorisation*, qui peut avoir de lointaines conséquences, de toutes les choses les plus aimées et les plus désirées. Chez certaines personnes, cette dévalorisation peut être à l'origine d'un manque de foi et de confiance en ce qui est bon qui les porte à se méfier de ce qu'elles trouvent bon et à éviter les choses bonnes.

Joan RIVIÈRE,

*La Haine, le désir de possession et l'agressivité,*

in *L'Amour et la Haine* de Mélanie KLEIN et Joan RIVIÈRE,

© Éditions Payot, 1968 ; Éditions Payot & Rivages pour la dernière édition, 2001.

Cahier réalisé par le Théâtre de la Commune  
Textes recueillis par Laurent Caillon  
Novembre 2006

Conception et réalisation Laurent Caillon et Bob Moulin  
Avec le précieux concours de Monique Renaud et Delphine Menjaud  
Illustration Marc Daniau

Achévé d'imprimer en novembre 2006 par l'imprimerie La Compo-photo  
Dépôt légal novembre 2006  
N° de licences 931142-43-44

7 €

Théâtre de la Commune - direction Didier Bezace  
2, rue Édouard Poisson - 93304 Aubervilliers - Tél. 01 48 33 16 16 - [info@theatredelacommune.com](mailto:info@theatredelacommune.com)